A m. le Curé de Saint-Sernin,
Hommage de l'auteur
Talmel Curé,

SOUVENIR DES

PÈLERINAGES PROVENÇAUX

A LOURDES

Avignon, Typ. F. Seguin aîné.

Res 35 370-7/10

SOUVENIR

DES

PÈLERINAGES

PROVENÇAUX

A NOTRE-DAME-DE-LOURDES

ESQUISSE POÉTIQUE

SUIVIE DE PLUSIEURS CANTIQUES

BIBLIOTHÈQUE TOULOUSE UNIVERSITAIRE

TARASCON

A. AUBANEL, IMPRIMEUR-LIBRAIRE

Rue du Refuge, 41

—

M DCCC LXXIV

PRÉFACE

Dans le courant de cette année 1873, dont la dernière heure sonnera bientôt, le mouvement religieux qui entraînait déjà depuis quelque temps les populations chrétiennes vers les sanctuaires renommés a pris des proportions étonnantes.

De toute part on a mieux compris qu'après ces calamités effroyables qui sont venues fondre sur nous, les plus ingénieuses combinaisons de la sagesse humaine seraient sans effet pour procurer le salut. On s'est souvenu que le Dieu des vengeances étai aussi le Dieu des miséricordes et on s'est préoccupé

davantage de fléchir par la prière et par l'expiation son légitime courroux. Les grands pèlerinages de Paray-le-Monial et de Lourdes qui ont entraîné de toutes les parties de la France de si nombreux fidèles mus par une foi rajeunie et un enthousiasme irrésistible, marqueront cette année d'un sceau immortel...

Et toutefois, un secret pressentiment, plein de consolation et d'espérance, semble nous dire que ces grandes démonstrations commencent à peine, tant doit se développer encore ce germe béni déposé dans les âmes par la main puissante de Celui qui a fait les nations guérissables *, de Celui qui ne veut pas la mort du pécheur mais sa conversion et sa vie **, de Celui enfin qui, venu sur la terre pour racheter l'homme coupable, recommandait à ses apôtres de ne point se lasser dans la prière, *oportet semper orare et non deficere* ***.

Or, les enfants de la Provence prennent une large part à cet élan universel.

* Sag. x, 14.
** Ezech. xxxiii, 11.
*** S. Luc, xviii, 1.

La ville de Tarascon s'est signalée entre autres par un remarquable empressement, que Marthe, l'amie du Sauveur et l'illustre patronne du pays, semble lui communiquer à toute heure. Là en effet, le glorieux tombeau de la sainte hôtesse de Béthanie proclame, en un laconisme éloquent qu'elle continue, par les héritiers de sa foi, de déployer, en l'honneur de Jésus et de sa mère, une sollicitude désormais affranchie de toute espèce de trouble, *sollicita non turbatur* *.

On se souviendra sur la terre comme au ciel, écrivait notre bien aimé prélat, *que Tarascon a pris en Provence l'initiative de nos grands pèlerinages, et que ses enfants retournent à Lourdes cette année, après y avoir été les premiers l'an dernier.* Ce fut, en effet, Tarascon, qui, dans le courant du mois d'août 1872, organisa, en dépit de toute sortes d'entraves, le premier pèlerinage provençal au sanctuaire de l'Immaculée. L'histoire d'une démonstration religieuse si

* Inscription unique placée sur le magnifique sarcophage en marbre blanc, dû à la munificence de Mgr Jn de Marinis, archevêque d'Avignon en 1653, alors que Tarascon faisait partie de ce diocèse.

touchante et si nouvelle encore fut écrite au retour *, dans le but de faire connaître ce que devait être dans ses intimes détails un pèlerinage diocésain. Cette initiative, si obscure qu'elle pût paraître, donna de suite l'idée de manifestations plus grandioses, et les provençaux se sont acquis à Lourdes une impérissable réputation de foi vive et d'enthousiasme généreux, cette année surtout où tous les échos des Pyrénées ont redit ces chants suaves qu'ils faisaient retentir avec tant d'amour dans l'harmonieux idiome de leurs pères, devant la fameuse grotte de Massabielle.

Mais le second pèlerinage tarasconnais formé d'un contingent considérable d'habitants d'Arles, de St-Remy, de Barbentane, de Château-Renard, d'Orgon, de Martigues, de Cabannes, de Mouriès, etc., unis aux enfants de Ste-Marthe, a particulièrement fait époque. Un prêtre vénérable dont la verve poétique, quoique toujours riche et féconde, trouvait, au contact de toutes ces splendeurs réunies de la nature et de la grâce, un aliment nouveau, a dit, dans des vers char-

* *Les Provençaux à Lourdes*, brochure in-8°.

mants, les sentiments que son âme sacerdotale avait éprouvés à cette occasion. Les organisateurs du pèlerinage ont imposé à sa modestie de leur abandonner enfin cette pièce inédite, et avant que l'année 1873 ait fini son cours, ils la livrent à la publicité comme un dernier et suave parfum de tant de religieuses démonstrations qu'elle a vu s'accomplir. Nous donnons à cette esquisse poétique ce titre général de : *Souvenir des pèlerinages provençaux à Lourdes.* En effet, tout pèlerin provençal à la grotte bénie, quelle que soit la caravane où il s'était enrôlé, pourra s'approprier aisément les émotions décrites. Il n'aura qu'à se *souvenir.*

Tarascon, le 8 décembre 1873, jour de la fête de l'*Immaculée Conception* de la T.-S. Vierge.

SOUVENIR

DES

PÈLERINAGES

PROVENÇAUX

A NOTRE-DAME-DE-LOURDES

I

LE DÉPART

L'heure vient de sonner; chacun a pris sa place:
Déjà le chef de gare a donné le signal :
Sur ses ailes de feu qui dévorent l'espace,
La vapeur nous emporte, et d'un cri général,
Qui sort au même instant de toutes les poitrines,
Nous saluons Marie, objet de notre amour,
Et cet élan du cœur vers les saintes collines,
Semble un écho des chants du céleste séjour.
Nous sommes déjà loin des bords fleuris du Rhône:
Nîmes nous apparaît avec ses monuments,
Ses arènes, ses tours, ses clochers où rayonne

Le disque du soleil aux feux étincelants.
A cet aspect brillant de la Rome des Gaules
Déroulant à nos yeux comme un riche turban
D'arceaux, de clochetons, de flèches, de coupoles,
Nos cœurs vers l'autre Rome ont pris soudain l'élan.
La vapeur, arrêtée un instant devant Nîmes,
Reprend bientôt son vol, et nous disons adieu
A la ville où jadis tant de saintes victimes
Scellèrent de leur sang leur tendre amour pour Dieu.
A toutes ces splendeurs succèdent dans la plaine
Des vignobles sans fin, aux pampres verdoyants;
Mais bientôt, Montpellier, comme une grande reine,
Montre à nos yeux ravis ses parages charmants ;
Montpellier d'où l'on voit, entre les Pyrénées
Et les Alpes, la mer aux transparentes eaux.
L'œil admire, en passant, ces plages fortunées,
Ces bosquets de verdure et ces riants coteaux.
La mer était surtout, ce jour-là, si coquette,
Qu'elle luisait au loin, comme luit un miroir,
Et, comme une épousée en brillante toilette,
Plus on la contemplait, plus on voulait la voir.
Il est quatre heures vingt..... nous arrivons à Cette.
Nos organisateurs, avec leur tact exquis,
Nous font signe d'entrer dans le train qui s'apprête
A prendre son élan ; et nous voilà partis.
D'un côté, nous longeons la Méditerranée,
Et de l'autre, un étang que l'esquif du pêcheur
Sillonne, comme fait tous les jours de l'année,
Dans les terres qu'il fend, le soc du laboureur.

Cependant, la vapeur redouble de vitesse ;
Le serpent de feu siffle, et semblable à l'éclair
Qui déchire la nue, il fuit, il fuit sans cesse,
Et nous ne voyons plus ni l'étang, ni la mer.
Nous traversons des champs de verdure et d'ombrage
Où s'ouvrent devant nous de nouveaux horizons.
Nous nous plaisons à voir ce gentil paysage
Où tout charme et ravit : arbres, fruits, fleurs, gazons.
Partout, d'Agde à Béziers, de Béziers à Narbonne,
La nature offre à l'œil des sites gracieux ;
Le murmure des eaux, l'ombre qui les couronne,
La plaine, les coteaux, tout réjouit les yeux.
Mais Béziers a surtout, avec son front d'albâtre,
A l'admiration peut-être plus de part,
Béziers, dont les maisons sont en amphithéâtre,
Et dont l'aspect attire et charme le regard.
Le train vole toujours ; voici venir Narbonne :
Mais la gare étant loin de l'antique cité,
A peine voyons-nous le clocher qui couronne
Son front toujours empreint de noble majesté.
Cependant le soleil quitte notre hémisphère ;
L'adieu brûlant du jour éclate à l'horizon
En gerbe éblouissante ; une brise légère
Nous apporte du soir la douce exhalaison.
La nuit vient ; nous voyons scintiller les étoiles
Qui viennent remplacer la mourante clarté
De ce beau jour, et qui, dans une nuit sans voiles,
Poudrent le firmament de leur sable argenté.
C'est l'heure du repos ; heure sainte, où notre âme

S'entretient avec Dieu, dans l'ardeur de la foi,
Où, s'élevant vers lui, sur des ailes de flamme,
Elle lui dit : « Seigneur, ayez pitié de moi ! »
Nous faisons donc alors, chacun, notre prière,
Ou plutôt nous prions tous ensemble, en commun.
Le ciel prête l'oreille aux accents de la terre,
Et la terre, à cette heure, et le ciel ne font qu'un.
Et pendant que la nuit, sur les monts, sur la plaine,
Étend son noir manteau, le train qui nous conduit
Vole, vole toujours, et de sa douce haleine
La brise nous caresse, et toujours le train fuit.
Mais bientôt, l'aube accourt, humide de rosée,
Avec tous ses rubis, à l'orient vermeil,
Versant sur chaque fleur une perle irisée
Que l'œil voit scintiller aux rayons du soleil.
Puis, quand à l'horizon l'astre-roi qui s'éveille
Montre à nos yeux ravis son disque radieux,
Des monts Pyrénéens nous voyons, ô merveille !
Les superbes sommets qu'il dore de ses feux.
Comment décrire ici ces forêts, ces montagnes,
Ce pays enchanteur, ces murmurantes eaux
Serpentant à travers ces riantes campagnes,
Ces massifs de verdure et ces fuyants coteaux ?
L'eau ruisselle partout, dans les bois, dans la plaine,
Dans la verte prairie aux gazons veloutés,
La nature, partout, dans son manteau de reine
Se drape et resplendit de grâce et de beautés.
Non, je n'avais jamais contemplé de ma vie
Un luxe plus frappant de végétation !

A son premier aspect, mon âme fut ravie,
Et mon cœur débordé par l'admiration.
Au sein de ces splendeurs dont l'œil humain se grise,
Monts, ombrages, vallons et sites enchanteurs,
Tarbes se montre à nous nonchalamment assise
Sur un brillant coussin de verdure et de fleurs.
Enfin, après avoir admiré la nature
Dans son luxe ondoyant, ses grâces, ses atours,
Ses collines, ses bois, ses ruisseaux, sa verdure
Et toutes ses beautés, durant notre parcours,
Lourdes nous apparaît. Soudain, le train s'arrête.

II

LE SÉJOUR

Tout le monde descend, et bientôt à nos yeux,
Au fond d'une vallée, un peu loin, sur la crête
D'un verdoyant coteau, se montre gracieux
Le divin sanctuaire où la Reine des anges,
Dans ce siècle incroyant, et surtout malgré lui,
Voit ce nombreux concours de chrétiennes phalanges
Qui viennent, à toute heure, implorer son appui.
En voyant sur les flancs des roches Massabielles
Largement appuyé ce temple de granit,
Déroulant à nos yeux ses flèches, ses tourelles,
Ses clochetons aigus que le soleil brunit;

Mais en voyant surtout ce flot humain qui prie,
Le front dans la poussière, et l'âme dans les cieux,
Devant l'Immaculée ; aussitôt, l'on s'écrie :
« Partout le doigt divin se montre dans ces lieux. »
Nous gagnons, pas à pas, le pieux sanctuaire,
Précédés d'un zouave au cœur vaillant et bon, *
Qui, certes, s'honorait de porter la bannière
Dont nos cœurs, en ce jour, à Marie ont fait don ;
Et faisant retentir l'écho de la vallée
Des chants harmonieux des bardes provençaux,
Nous allons implorer la Vierge Immaculée
De jeter un regard de pitié sur nos maux.
Nous allons la prier de soutenir l'Église
Dans la lutte incessante et de mauvaise foi
Que la libre-pensée en délire organise,
Pour prévaloir contre elle et son Pontife-Roi.
Mais nous allons aussi la prier pour la France,
Et cette bonne Mère en qui nous espérons,
Prêtant l'oreille aux vœux des fils de la Provence,
Aura pitié de nous, et nous triompherons.
A peine sommes-nous sur le seuil de l'église
Qu'un charme inexprimable inonde notre cœur ;
Le coup-d'œil qui nous frappe et qui nous électrise,
Nous fait participer au céleste bonheur.
Dans cet heureux moment, l'auguste basilique
Sur sa voûte hardie avait des reflets d'or

* M. de Bouchaud, de St-Remy, ex-zouave pontifical.

Qu'à travers les vitraux du monument gothique,
L'astre brillant du jour, dans son premier essor,
Projetait sur les murs. Cependant le cortége
Pénètre dans l'enceinte et, tombant à genoux,
Implore avec ferveur la Vierge qui protége,
Assiste l'infortune et qui nous aime tous.
Loin du pays natal, sous ces voûtes augustes,
Comme nos cœurs émus battaient à l'unisson !
N'en déplaise à l'impie, à ses clameurs injustes,
Ce bonheur n'appartient qu'à la religion !
Le prêtre est à l'autel ; la sainte Eucharistie,
Sous le voile du pain, va paraître à nos yeux ;
Le créateur du monde et l'auteur de la vie,
O moment solennel ! va descendre des cieux.
Mais bientôt s'avançant, dans un ordre admirable
Et dans les sentiments de la plus vive foi,
Émus et palpitants, à la mystique Table,
Les pieux pèlerins s'unissent à leur Roi.
L'enfant et le vieillard passent courbant la tête,
Tous vont au saint banquet, et quand ils sont passés,
Quels transports de bonheur ! quels élans ! quelle fête !
Que de soupirs d'amour sous les voiles baissés !
Ce devoir accompli, nous quittons la chapelle,
Pour aller voir le lieu de l'apparition.
Le moment est venu : la grotte nous appelle.
Mais comment raconter notre admiration,
L'extase, le bonheur de notre âme ravie,
Sa douce volupté, ses sublimes élans,
Quand parut à nos yeux cette grotte bénie

Avec son saint autel, ses cierges flamboyants,
Sa Vierge Immaculée et sa source féconde
Où se précipitaient hommes, femmes, enfants,
Pour se désaltérer au courant de son onde ?
Le peintre et le poëte ici sont impuissants.
Qui pourrait exprimer l'émotion brûlante,
Le saint frissonnement que nous sentîmes tous,
Lorsque des pèlerins la foule frémissante
Devant l'Immaculée, implorait à genoux,
Et le front humblement courbé dans la poussière,
Cette Reine du ciel? Non, non, jamais pinceau
De ces cœurs que faisait palpiter la prière,
Ne pourra dignement esquisser le tableau.
Quant à moi, je l'avoue, en voyant ce spectacle
Et l'ondulation de tout ce flot humain,
Je me disais : « Vraiment, n'est-ce point un miracle,
» Qu'un peuple que la foi guide ainsi par la main ? »
Ah! que Dieu soit béni ! le souffle des croisades
Commence à se lever sur notre siècle ; aussi,
Tout est en mouvement : les villes, les bourgades.
Et c'est ce qui nous fait nous écrier ainsi :
« Peuples de la terre, chantez!
« Jérusalem renaît plus brillante et plus belle :
« D'où lui viennent de tous côtés
« Ces enfants qu'en son sein elle n'a point portés ?
« Lève, Jérusalem, lève ta tête altière ;
. . . . . .
« Les peuples à l'envi marchent à ta lumière. » *

* Racine.

Après avoir passé la plus grande partie
De ce fortuné jour dans l'admiration,
Nous retournons, le soir, à la grotte chérie.
Mais comment dire ici la douce émotion
De tous les pèlerins, sous la voûte étoilée,
Quand, le front rayonnant, le regard inspiré,
Un saint prêtre, debout devant l'Immaculée,
De son âme en nos cœurs souffle le feu sacré.
Nous sommes suspendus à sa lèvre brûlante.
Les larmes, à sa voix, coulent de tous les yeux :
Souffle émané d'en haut, sa parole vibrante
Nous tient tout haletants, nous sommes dans les cieux.
Nous crions avec lui : « Vive l'Immaculée !
« Vive, vive la France, et le Pontife-Roi ! »
Et du nord au midi, l'écho de la vallée
Répète ces élans inspirés par la foi.
Après tous ces tributs d'hommage et de tendresse
Adressés par la foule à la Reine des cieux,
A la France, à Pie IX, chacun de nous s'empresse
De gravir du coteau le penchant sinueux.
Nous montons, en chantant, le sentier qui serpente
A travers les buissons, le Rosaire à la main ;
De nos cierges bénis la clarté vacillante
Borde d'un ruban d'or les replis du chemin.
Qu'il était beau de voir en gerbes de lumière
Tous ces feux sillonner les flancs du vert coteau !
Qu'il était beau de voir tous ces cœurs en prière
Et palpitants d'amour ! mon Dieu ! que c'était beau !...

III

LE RETOUR

Cependant le temps fuit, la dernière heure approche.
Délicieux Eden sur la terre ! ô saint lieu !
Est-il vrai que bientôt ?... mais le son de la cloche
Nous avertit, hélas ! qu'il faut te dire adieu.
Adieu donc, ô Marie ! ô Vierge Immaculée !
Il faut nous séparer, mais nous avons l'espoir
De revenir encor dans ta sainte vallée :
A bientôt donc, Marie ! à bientôt ! au revoir !
Le cortége en allant n'avait point vu Toulouse ;
Mais il lui fut donné de la voir au retour.
L'infini des beautés de la verte pelouse
Et des sites divers, qu'il avait tour à tour
Admirés, que son œil entrevoyait encore,
Fut ici compensé par un autre infini :
Celui des souvenirs ; et personne n'ignore
Combien sous ce rapport Toulouse est grand ; aussi,
Grâce aux précautions que l'on avait su prendre,
Pûmes-nous visiter tel et tel monument.
Mais c'est à Saint-Sernin où nous dûmes nous rendre,
Que notre œil fut ravi, notre cœur palpitant.
Pour esquisser ici ces voûtes à plein cintre,
Ces autels étagés, ces arceaux, ces cinq nefs,
Ces cryptes, il faudrait du plus habile peintre

Emprunter le pinceau ; ce coup d'œil, ces reliefs
Sont littéralement pour moi trop grandioses
Pour qu'il me soit permis d'en tracer le dessin.
Je n'ai su qu'admirer ces admirables choses :
Elles sont au-dessus de mon faible burin.
Saint-Sernin nous ouvrit ses cryptes souterraines
Où reposent les corps de tant de saints martyrs.
Le nombre en est si grand qu'ils sont là par centaines.
Quel luxe de corps saints ! mon Dieu ! quels souvenirs!
L'accueil qui nous fut fait dans cette basilique,
Dont le digne curé nous fit voir les splendeurs,
Fut si délicieux pour nous, si sympathique,
Qu'il ne pourra jamais s'effacer de nos cœurs.
Le jour fuit ; le soleil a fini sa carrière :
La vapeur nous emporte ainsi qu'un tourbillon ;
Aux reflets vacillants d'une pâle lumière
Nous voyons disparaître et colline et vallon.
Nous revoyons enfin le Rhône et les Alpines,
Après cinq jours passés loin de notre pays ;
Voici nos bois, nos prés, nos vallons, nos collines,
Nos champs, notre soleil, nos parents, nos amis.
Nous sommes de retour, et nous quittons la gare,
En nous acheminant émus vers le saint lieu,
Où Tarascon vénère en la sœur de Lazare
Son auguste patronne et l'hôtesse d'un Dieu.
Marthe nous attendait : c'est sous son patronage
Que nous étions partis ; nous ne pouvions dès lors
Clôturer dignement notre pèlerinage
Qu'en visitant la crypte où repose son corps.

A travers les auvents de son clocher gothique
L'église, rajeunie en ce jour de splendeurs,
Lançait dans le lointain son plus joyeux cantique,
Et dans l'intérieur tout parlait à nos cœurs.
C'est à votre tombeau, vierge de Béthanie,
Que nous avons voulu confier le bonheur
Que nous avions puisé dans la grotte bénie
De Lourde, et qui faisait palpiter notre cœur.

CANTIQUE

CHANTÉ PAR LE

PREMIER PÈLERINAGE

PROVENÇAL

PARTI DE TARASCON POUR

NOTRE-DAME-DE-LOURDES

le 21 août 1872

REFRAIN :

Vierge de Lourde, étoile d'espérance,
Prête l'oreille à nos accents,
Vois à tes pieds les fils de la Provence,
Exauce leurs vœux suppliants.

I

Nous venons, Vierge Immaculée,
Implorer ton puissant secours,
Dans cette grotte signalée
Par des bienfaits de tous les jours.

2

Ici plus belle que l'aurore,
Un jour tu nous tendis les bras,
Et ces rochers portent encore
La douce empreinte de tes pas.

3

Ici tu souris, ô ma Mère !
Et l'on vit, prodige divin !
Le désert à l'aspect sévère
En Eden se changer soudain.

4

Tu parlas ! l'onde salutaire
Jaillit sous la main d'un enfant,
Et chaque jour ton sanctuaire
Célèbre un miracle éclatant.

5

Reine de la France et du monde,
Tu sais nos périls et nos maux ;
L'heure presse ! l'orage gronde !
Apaise la fureur des flots.

6

Tu tiens dans tes mains la victoire :
Couronne le dernier combat
Du Pontife, par qui ta gloire
Resplendit d'un nouvel éclat.

CANTIQUE

POUR LE

DEUXIÈME PÈLERINAGE

TARASCONNAIS

QUI PORTAIT A LOURDES

UNE SPLENDIDE BANNIÈRE

(8, 9, 10, 11 et 12 juillet 1873)

REFRAIN :

Salut, Vierge de Massabielle
Salut, ô vision des cieux,
A toi la Provence est fidèle,
Reçois sa bannière et ses vœux. (*Bis*)

I

Nous accourons de nos vertes Alpines
Des bords fleuris du Rhône impétueux,
De nos cités aux superbes ruines,
De la Crau vaste aux mirages joyeux.

2

Nous accourons des rives poétiques
Où Marthe dort, où Lazare abordait ;
Et nous venons des Champs évangéliques
Où St-Trophime à la Gaule parlait.

3

Arles, pleurant son antique noblesse,
Se ressouvient qu'un Apôtre immortel,
Foulant aux pieds son impure déesse,
Sur ses débris élevait ton autel. *

4

De Tarascon Marthe, la Vierge active,
Enchaîne un monstre à son ruban léger ;
Si de nos jours le monstre se ravive,
Contre son dard tu viens nous protéger.

* La tradition rapporte en effet, que sur les ruines d'un temple païen, St Trophime éleva le premier autel à la Très-Sainte Vierge encore vivante, *Deiparæ adhuc viventi*

5

Et St-Remy chante le doux baptême
De notre France, au front de son Clovis...
La France hélas ! n'a plus de diadème !...
Mais sous tes pas tu fais germer les lys !...

6

Réveille au cœur de ce pays antique
La vielle foi qui berça nos aïeux ;
Ranime en nous la séve catholique,
Qui fait grandir les peuples malheureux.

7

Donne à l'Eglise à tes pieds éplorée,
De ses geôliers de secouer les fers,
Garde à son Chef cette force inspirée
Qui doit briser les portes des enfers.

8

Bénis aussi le Prélat et le Père, *
Fils de Pie IX dont le cœur sait choisir ;
Et souviens-toi qu'il fut Apôtre austère
Aux bords lointains où l'Evêque est martyr.

* Monseigneur Forcade, Archevêque d'Aix.

9

Puis à ta source ils ont empli leurs gourdes,
Et déroulant ton Rosaire vainqueur,
Les Provençaux, Notre-Dame de Lourdes,
Retourneront en chantant tous en chœur :

Refrain :

Salut, Vierge de Massabielle,
Salut, ô vision des cieux,
A toi la Provence est fidèle ;
Reçois sa bannière et ses vœux. } (*Bis*)

CANTIQUE

DE NOTRE-DAME DE SALUT

AIR DU CANTIQUE : « *Au Sacré-Cœur.* »

REFRAIN :

Dieu de clémence, } (*Bis*)
Vois nos douleurs ! }
Sauve, sauve la France,
Exauce enfin nos pleurs !

1

Tout enivré d'une gloire éphémère,
Peuple aveuglé, nous blasphémions ta loi.
Faut-il encor le fracas du tonnerre
Pour réveiller le cri de notre foi ?

2

Dans l'ouragan, la lueur d'une étoile
Rend au pilote et la force et l'espoir.
Elle a paru, brillante sous son voile,
L'Étoile d'or, au milieu d'un ciel noir.

3

Quel est ton nom, astre dont la lumière
Vient resplendir sur nos sommets tremblants ?
C'est le Salut qu'elle apporte à la terre ;
C'est le Salut pour les cœurs pénitents.

4

Son nom béni, c'est le nom d'une mère ;
C'est la bonté qui s'incline vers nous.
« Priez, enfants ! » dit-elle, « la prière
Peut tout sauver du céleste courroux.

5

» Enfants, priez ! Voyez pleurer vos mères ;
Pleurez aussi ! Vos pères ont péché.
Ah ! que vos cris, que vos larmes amères
Montent vers Dieu, son cœur sera touché ! »

6

Douce Marie, ô mère secourable,
Auguste Reine, ayez pitié de nous !
Ayez pitié de la France coupable !
Priez pour nous, qui recourons à vous !

A

NOSTO-DAMO-DE-LOURDO

CANTICO DI PROUVENÇAU *

REFRIN :

O Marìo !
La Patrio,
Aubouraras ;
De ti bras
L'assoustaras,
E la counsoularas.

I

Nosto-Damo, à Massabielo
D'en Prouvènço sian vengu :
A la miraclouso pielo
En pregant avèn begu...
O Marìo ! etc.

* Nous avons demandé à M. Roumanille l'autorisation d'insérer ici son cantique, qui a eu un si grand succès, et il a mis à nous l'accorder une exquise bienveillance.

2

Nosto-Damo d'Esperanço,
A ti pèd sian à geinoun :
Pèr lou salut de la Franço
Venèn invouca toun noum.
O Marìo ! etc.

3

Nosto-Damo de Refuge,
L'Infernau nous agarris :
Autant-lèu lou veiren fuge,
Se ta gràci nous sourris.
O Marìo ! etc.

4

Nosto-Damo de Vitòri,
Nous abandounes jamai ;
Sousto-nous, Tourre d'evòri,
Vuei, deman e longo-mai !
O Marìo ! etc.

5

Nosto-Damo Inmaculado,
Ile blanc di Pirenèu !
De la Franço desoulado
Fai resplendi lou drapèu.
O Marìo ! etc.

6

Nosto-Damo di Miracle,
Mete en pas pichots e grand,
E Diéu te fague l'ouracle
Di tèms urous que vendran !
O Marìo ! etc.

7

Nosto-Damo de la Gràci,
Gardo-nous de mancamen !
E pousquen, pièi, fàci à fàci
Vèire Diéu eternamen !

O Marìo !
La Patrìo,
Aubouraras ;
De ti bras
L'assoustaras,
E la counsoularas.